

## Prologue

Lorsque Emma ouvrit la porte de la chambre de ses parents, elle ignorait qu'elle le faisait pour la dernière fois. Plus jamais elle ne viendrait à minuit et demi se blottir contre sa mère, son éléphant en peluche à la main, s'efforçant de ne pas réveiller son père. En plein rêve, il donnait des coups de pied dans le vide, marmonnait des paroles sans queue ni tête ou grinçait des dents.

Aujourd'hui, il ne gigotait pas, ne grommelait pas et ne grinçait pas. Aujourd'hui, il ne faisait que gémir.

— Papa?

Sur la pointe des pieds, Emma quitta le couloir obscur pour entrer dans la chambre. La lumière de la pleine lune, qui en ces nuits de printemps trônait au-dessus de Berlin comme un soleil de minuit, tombait à travers les stores baissés en un scintillement argenté.

À travers ses paupières plissées sur lesquelles sa frange tombait en un rideau châtain, elle scruta les alentours : le coffre en rotin au pied du large lit, les tables de chevet en verre dont il était flanqué, l'armoire aux portes coulissantes où il lui arrivait de se cacher, avant.

Jusqu'à ce qu'Arthur entre dans sa vie et la dégoûte de jouer à cache-cache.

— Papa? chuchota Emma en tâtonnant le pied nu de son père qui dépassait de la couette.

Elle-même ne portait qu'une chaussette, qui pendait mollement au bout de ses orteils. Elle avait perdu l'autre pendant son sommeil, quelque part entre le château à paillettes de la licorne et la vallée des araignées argentées volantes qui l'effrayaient parfois dans ses rêves.

*Mais pas autant qu'Arthur.*

Celui-ci l'assurait pourtant toujours qu'il n'était pas méchant. Pouvait-elle lui faire confiance?

Emma serra plus fort son éléphant contre sa poitrine. Sa langue collait à son palais, lui faisant l'effet d'un chewing-gum tout sec. Elle avait à peine perçu elle-même sa propre voix ténue, aussi essaya-t-elle encore une fois :

— Papa, réveille-toi.

Elle lui tira l'orteil.

Son père recula le pied et se retourna en gémissant de plus belle. La couette se souleva brièvement et son odeur de sommeil si caractéristique sauta aux narines d'Emma. Elle aurait pu reconnaître son père rien qu'à son odeur, les yeux fermés, parmi une dizaine d'adultes. Elle aimait tant son parfum terreux, si familier, de tabac et d'eau de Cologne.

Emma se demanda un instant si elle ferait mieux d'essayer avec sa mère. Sa mère était toujours là pour elle, alors que papa se fâchait souvent. La plupart du temps, quand les portes claquaient si fort que toute la maison en tremblait, elle ignorait ce qu'elle avait fait de mal. Plus tard, maman disait que papa lui-même ne le savait pas vraiment. Il était « colépreux », quelque chose comme ça ; chaque fois, après, il était désolé. Et parfois, très rarement, il le lui disait même en personne. Il venait dans sa chambre, caressait ses joues mouillées de larmes, lui passait la main dans les cheveux et lui

expliquait que ce n'était pas facile d'être un adulte, à cause des responsabilités, des problèmes et tout ça. Pour Emma, ces rares moments étaient les plus heureux du monde, et c'était exactement ce qu'elle espérait vivre à cet instant.

Aujourd'hui, en particulier, cela aurait signifié beaucoup pour elle.

*Parce que j'ai tellement peur.*

— Papa, s'il te plaît, je...

Elle voulut approcher de la tête du lit pour lui toucher le front mais trébucha sur une bouteille en verre.

*Oh non...*

Dans son excitation, elle avait oublié que maman et papa avaient toujours une bouteille d'eau près de leur lit, pour le cas où l'un d'eux aurait soif pendant la nuit. Quand la bouteille tomba et roula sur le parquet, il sembla à Emma qu'un train de marchandises traversait la chambre. Le vacarme lui parut assourdissant, comme si l'obscurité renforçait les bruits.

Une lampe s'alluma.

Du côté de sa mère.

Emma poussa un petit cri en se retrouvant soudain dans la lumière.

— Ma chérie? dit sa mère, l'air d'une sainte dans le halo de sa lampe de chevet.

Une sainte avec les cheveux en bataille et une marque d'oreiller sur le visage.

Le père d'Emma, réveillé en sursaut, écarquilla les yeux à son tour.

— Merde alors, qu'est-ce que...

Il parla d'une voix forte, le regard errant dans la pièce, comme perdu. Il venait manifestement d'être arraché à un mauvais rêve; peut-être se trouvait-il encore coincé à l'intérieur. Il s'assit.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma puce? demanda sa mère.

Avant qu'Emma ait le temps de répondre, son père s'exclama :

— Putain de merde!

— Thomas! lança sa mère pour le rappeler à l'ordre.

Il cria encore plus fort, agitant les bras vers Emma.

— Merde, combien de fois je t'ai déjà dit...

— Thomas!

— ... de nous ficher la paix pendant la nuit!

— Mais mon... mon... mon placard...

Emma se mit à bégayer, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Encore le placard? Mais c'est pas possible! hurla son père.

Les tentatives d'apaisement de sa mère ne semblaient qu'aggraver sa colère. Pourtant, Emma expliqua :

— Arthur. Le fantôme. Il est revenu. Dans le placard. Il faut que vous veniez, s'il vous plaît. Sinon, il va peut-être me faire du mal.

Son père haletait; son regard s'assombrit, ses lèvres tremblèrent, et pendant un instant, il ressembla à l'image qu'elle se faisait d'Arthur: un petit diable en sueur, au gros ventre et à la tête chauve.

— Il faut rien du tout. Fiche le camp tout de suite, Emma, sinon c'est *moi* qui vais te faire du mal. Et pas *peut-être*, mais à coup sûr!

— Thomas! lança de nouveau sa mère.

Emma recula en vacillant.

Ces mots l'avaient frappée, bien plus durement que la raquette de ping-pong qu'elle s'était prise en pleine figure par maladresse le mois précédent, au cours de sport. Les larmes coulèrent sur ses joues. Il lui semblait que son père venait de lui coller une gifle. Sa joue la brûlait alors qu'il n'avait même pas levé la main.

— Tu ne peux pas parler comme ça à ta fille! s'exclama sa mère, sa faible voix pleine de peur, presque suppliante.

— Je lui parle comme je veux. Il faut qu'elle apprenne à ne pas se ramener ici toutes les nuits...

— C'est une petite fille de six ans.

— Et moi je suis un homme de quarante-quatre ans, mais mes besoins à moi comptent pour du beurre, dans cette maison?

Sans s'en rendre compte, Emma lâcha son éléphant. Elle se tourna vers la porte et sortit de la chambre, comme tirée par les fils d'un marionnettiste invisible.

— Thomas...

— Arrête un peu avec tes *Thomas*, singea son père dans son dos. Ça fait tout juste une demi-heure que je me suis couché. Si je ne suis pas en forme au tribunal, demain matin, si je perds ce procès, c'en sera fini du cabinet et tu pourras tout oublier: la maison, ta voiture, le bébé...

— Je sais...

— Que dalle, tu sais rien du tout. Emma nous fait déjà tourner en bourrique, mais il te fallait absolument un deuxième gosse, un qui m'empêchera complètement de dormir. Merde! Je suis le seul à gagner du fric ici, au cas où tu l'aurais pas remarqué. ET J'AI BESOIN DE SOMMEIL!

Emma avait déjà traversé la moitié du couloir mais la voix de son père ne s'était pas atténuée. À l'inverse de celle de sa mère.

— Chut, Thomas, mon chéri. Calme-toi.

— COMMENT VEUX-TU QUE JE ME CALME, ICI?

— Laisse-moi faire. S'il te plaît. Je vais m'occuper de toi, maintenant, OK?

— T'OCCUPER? Depuis que tu es de nouveau enceinte, tu ne t'intéresses plus qu'à...

— Je sais, je sais. C'est ma faute. Viens, laisse-moi faire...

Emma referma la porte de sa chambre, laissant dehors les voix de ses parents.

Hors de sa chambre, en tout cas. Pas de sa tête.

*Fiche le camp tout de suite, sinon...*

Elle essuya ses larmes et attendit que le bruissement disparaisse de ses oreilles, mais il ne s'atténua pas. Pas plus que la lumière de la lune ne quitta sa chambre, où elle paraissait plus claire que chez ses parents. Ses stores plissés étaient en lin fin ; les étoiles phosphorescentes collées au plafond au-dessus de son lit scintillaient aussi.

*Mon lit.*

Emma voulut s'y blottir pour pleurer sous sa couette, mais elle ne pourrait le faire qu'une fois certaine que le fantôme n'était plus tapi dans sa cachette. Qu'il ne lui sauterait pas dessus pendant son sommeil, qu'il avait vraiment disparu, comme chaque fois que maman allait voir avec elle.

La vieille armoire campagnarde était un monstre aux portes de chêne ornées d'une frise grossière. Quand on les ouvrait, elles grinçaient comme pour imiter le ricanelement d'une sorcière.

Ce qu'elles firent aussi maintenant.

*Faites qu'il soit parti, s'il vous plaît.*

— Euh... bonsoir? lança Emma dans le trou noir devant elle.

L'armoire était si grande que ses affaires ne remplissaient que la partie gauche. Dans la seconde moitié, il y avait de la place pour les serviettes et les nappes de sa mère.

Et pour Arthur.

— Bonsoir, répondit le fantôme d'une voix grave.

Comme toujours, on aurait dit qu'il parlait avec une main devant la bouche. Ou un chiffon.

Emma poussa un cri aigu. Étrangement, pourtant, elle ne ressentit plus la peur profonde et envahissante de tout à l'heure, quand elle avait entendu du tapage dans l'armoire et était allée voir.

*Peut-être que la peur est comme un paquet de bonbons, se dit-elle. Peut-être que j'ai tout vidé d'un coup dans la chambre de mes parents.*

— Tu es toujours là.

— Bien sûr. Tu crois que je te laisserais toute seule?

*J'aurais bien voulu.*

— Et si mon papa était venu voir?

Arthur eut un petit rire.

— Je savais bien qu'il ne viendrait pas.

— Et pourquoi?

— Ça lui est déjà arrivé de s'occuper de toi?

Emma hésita.

— Oui.

*Non. Je ne sais pas.*

— Mais maman...

— Ta maman est faible. C'est pour ça que je suis là.

— Toi?

Emma fronça le nez.

— Dis-moi... (Arthur fit une petite pause et sa voix devint encore plus grave.) Tu as pleuré?

Emma hochait la tête. Elle ignorait si le fantôme pouvait la voir, mais ses yeux n'avaient sans doute pas besoin de lumière. Peut-être n'avait-il même pas d'yeux. Elle n'en était pas sûre. Elle n'avait encore jamais vu Arthur.

— Que s'est-il passé? demanda-t-il.

— Papa a crié.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit...

Emma avala sa salive. Entendre les mots dans sa tête était une chose, les prononcer à haute voix en était une autre. Ça faisait mal. Mais Arthur insista, et elle craignit qu'il ne se mette autant en colère que papa, alors elle les répéta.

— Fiche le camp tout de suite, sinon c'est moi qui vais te faire du mal.

— Il a dit ça?

Emma hocha la tête. Et Arthur sembla bel et bien la voir dans l'obscurité, car il réagit à son mouvement. Il poussa un grognement méprisant, puis il se passa quelque chose de stupéfiant. Pour la première fois, Arthur quitta sa cachette.

Le fantôme était bien plus grand qu'elle ne se l'était imaginé; il poussa quelques cintres de côté et, après s'être extirpé du placard, il lui caressa les cheveux de ses doigts gantés.

— Va te coucher et ne t'inquiète pas, Emma.

Elle leva la tête vers lui et se figea. Au lieu du visage d'Arthur, elle se voyait elle-même, toute déformée. Comme si elle se regardait dans un miroir de cabinet des horreurs, un miroir monté sur un long pilier noir.

Il lui fallut un moment pour se rendre compte qu'il portait un casque de moto, dont la visière lui renvoyait son reflet défiguré.

— Je reviens tout de suite, promit-il avant de se tourner vers la porte.

Quelque chose, dans sa façon de marcher, lui parut familier, mais l'attention d'Emma était trop détournée par l'objet pointu qu'il tenait dans sa main droite.

Il lui faudrait des années pour comprendre qu'il s'agissait d'une seringue.

Avec une longue aiguille qui scintillait au clair de lune.

*Qui ment un jour ne sera plus jamais  
cru, même quand il dira la vérité.*

Proverbe



# 1

## *Vingt-huit ans plus tard*

— Ne faites pas ça. J'ai menti. S'il vous plaît, non...

Les spectateurs, presque exclusivement des hommes, s'efforcèrent de conserver un air neutre en observant la femme aux cheveux noirs, à demi nue, soumise à la torture.

— Mon Dieu, c'est une erreur. Je n'ai fait qu'imaginer tout ça. Une erreur terrible... Au secours!

Ses cris retentissaient à travers la pièce stérile aux murs blancs, ses paroles étaient parfaitement compréhensibles. Personne ne pourrait se tirer de là plus tard en prétextant un malentendu.

La femme n'était pas consentante.

Pourtant, le barbu rondouillard aux dents de travers enfonça l'aiguille dans le creux de son bras attaché.

Pourtant, on n'ôta pas les électrodes fixées à son front et à ses tempes, pas plus que le bandeau rigide qui entourait sa tête, lui donnant l'air d'un de ces malheureux singes de laboratoire auxquels on ouvre le crâne pour leur planter des sondes dans le cerveau.

Ce qui n'était finalement pas si éloigné de ce qu'on s'apprêtait à lui faire subir.

Lorsque le narcotique et le myorelaxant eurent fait leur effet, on enclencha la respiration artificielle. Puis les hommes lancèrent les décharges électriques. 475 volts, dix-sept fois de suite, jusqu'à déclencher une crise d'épilepsie.

L'angle en biais de la caméra de surveillance ne permettait pas de voir si la femme aux cheveux noirs se cambrait ou si ses membres étaient secoués de spasmes. Les dos des silhouettes vêtues de blouses et de masques chirurgicaux bouchaient la vue aux spectateurs. Mais les cris s'étaient tus. Le film s'arrêta enfin lui aussi, et une lumière relative revint dans la salle.

— Ce que vous venez de voir..., commença le docteur Emma Stein.

Elle interrompit un instant ses explications pour rapprocher le micro afin que les participants au congrès puissent mieux la comprendre. Elle s'agaçait désormais d'avoir refusé le petit tabouret que le technicien lui avait proposé pendant les tests de prise de son. En temps normal, elle aurait d'elle-même demandé qu'on lui en apporte un, mais l'homme en bleu de travail avait ricané avec un tel air de supériorité qu'elle avait refusé ce coup de pouce, et elle en était à présent réduite à se tenir sur la pointe des pieds derrière son pupitre.

— Ce que vous venez de voir est un cas choquant de contrainte psychiatrique telle qu'on la croyait disparue depuis longtemps.

Comme Emma, la plupart des participants étaient eux-mêmes psychiatres. Elle n'avait donc pas besoin d'expliquer à ses confrères que sa critique n'était pas dirigée contre la méthode des électrochocs. Toute préhistorique que puisse paraître l'idée de faire passer du courant électrique à travers un cerveau humain, les résultats étaient pourtant très prometteurs dans le combat contre les psychoses et la dépression. Appliquée sous anesthésie

générale, la méthode était pratiquement dénuée d'effets secondaires.

— Nous nous sommes procuré ces images d'une caméra de surveillance de salle d'opération en les faisant sortir en douce de la clinique Orphelio de Hambourg. La patiente dont vous venez d'observer le sort y a été admise le 3 mai de l'année dernière. Le diagnostic d'entrée, «psychose schizoïde», était uniquement basé sur les déclarations de la patiente elle-même, alors âgée de trente-quatre ans. Pourtant, elle était en parfaite santé. Cette soi-disant patiente n'avait fait que mimer ses symptômes.

— Mais pourquoi? demanda un être sans visage depuis le milieu de la salle, sur sa gauche.

L'homme avait presque dû crier pour se faire entendre dans la salle vaste comme un théâtre. La Société allemande de psychiatrie avait loué pour son colloque annuel la salle principale du Palais international des congrès de Berlin. De l'extérieur, le bâtiment évoquait une station spatiale argentée catapultée des profondeurs infinies de l'espace juste sous la tour de radio de la capitale allemande. Toutefois, en pénétrant dans ce bâtiment des années 1970 peut-être truffé d'amiante (les experts étaient en désaccord sur ce point), on se croyait davantage dans un film rétro que futuriste. L'aménagement intérieur était dominé par le chrome, le verre et le cuir noir.

Emma laissa son regard glisser sur les rangées de chaises presque toutes occupées, mais sans découvrir l'auteur de la question; elle répondit donc dans sa direction approximative.

— Laissez-moi vous poser une autre question: que savez-vous de l'expérience de Rosenhan?

Un confrère âgé, assis au bout d'une rangée dans un fauteuil roulant, hocha la tête d'un air docte.

— Elle a été menée pour la première fois à la fin des années 1960 et au début des années 1970 dans le but de tester la fiabilité des pronostics psychiatriques.

Comme toujours quand elle se sentait un peu nerveuse, Emma enroula une mèche de ses épais cheveux d'un brun de teck autour de son index gauche. Elle n'avait rien mangé avant son intervention, par crainte d'être fatiguée par la digestion ou d'avoir des renvois. À présent, son estomac grondait si fort qu'elle redoutait que le micro n'en reproduise les gargouillements, venant nourrir les blagues qui couraient déjà sans aucun doute sur son gros derrière. Comme elle était par ailleurs plutôt mince, ce défaut physique n'en était à ses yeux que plus voyant encore.

— Seins minuscules, cul majuscule, avait-elle de nouveau pensé le matin même en s'observant dans le miroir de la salle de bains.

Au dernier moment, Philipp l'avait enlacée par-derrière, affirmant qu'elle avait le plus joli corps qu'il ait jamais touché. En l'embrassant pour lui dire au revoir, sur le pas de la porte, il l'avait serrée contre lui et lui avait soufflé à l'oreille que dès son retour il devrait suivre de toute urgence une thérapie de couple avec la psychiatre la plus érotique de Charlottenbourg<sup>1</sup>. Elle avait senti qu'il était sincère, mais elle savait aussi que son mari était expert en matière de compliments. Le flirt était tout simplement dans la nature de Philipp, Emma avait dû s'y faire, et il manquait rarement une occasion de s'y entraîner.

— Pour les besoins de l'expérience de Rosenhan, du nom du psychologue américain David Rosenhan, huit personnes-test prétendant être malades se firent admettre dans des cliniques psychiatriques. Étudiants,

---

1. Quartier de Berlin. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

femmes au foyer, peintres, psychologues et médecins. Lors de leur admission, tous racontèrent la même histoire : ils entendaient des voix. Des voix étranges, inquiétantes, qui répétaient des mots tels que « creux », « sourd » ou « vide ». Vous ne serez pas surpris d'apprendre que tous ces soi-disant patients furent admis, la plupart avec un diagnostic de schizophrénie ou de psychose maniaco-dépressive. Alors qu'il était prouvé que ces cobayes étaient en parfaite santé et qu'ils se comportèrent de manière parfaitement normale après leur admission, ils furent traités dans ces institutions pendant des semaines et durent avaler un total de plus de deux mille comprimés.

Emma prit une gorgée du verre d'eau posé sur son pupitre. Elle avait mis du rouge à lèvres, même si Philipp la préférait avec un « maquillage naturel ». Elle avait en effet une peau exceptionnellement lisse, qu'elle trouvait pour sa part bien trop pâle, surtout par rapport à sa couleur de cheveux foncée. Elle se demandait comment son mari pouvait voir là un « adorable contraste ».

— Si vous pensez que les années 1970 sont loin, que tout cela s'est déroulé à un autre siècle, pour ainsi dire au Moyen Âge de la psychiatrie, ce petit film vous prouve malheureusement le contraire : il a été enregistré l'an dernier. Cette jeune femme aussi était une personne-test. Nous avons reproduit l'expérience de Rosenhan.

Un grondement traversa la salle, trahissant bien moins la crainte de résultats scandaleux que l'inquiétude des participants d'avoir été testés eux-mêmes.

— Nous avons de nouveau envoyé de prétendus patients dans des institutions psychiatriques, nous avons de nouveau testé ce qui se passe lorsque des gens parfaitement sains d'esprit sont admis dans des établissements fermés. Avec des résultats terrifiants.

Emma reprit une gorgée d'eau et poursuivit :

— Une paranoïa schizoïde a été diagnostiquée chez la femme de la vidéo sur la seule base d'une unique phrase prononcée pendant son entretien d'admission. Elle a été traitée en conséquence pendant plus d'un mois. Pas seulement avec des médicaments et lors de thérapies orales, mais aussi par une violence directe. Comme vous avez pu le voir et l'entendre vous-mêmes, elle a très clairement indiqué qu'elle refusait le traitement par électrochocs. Pas étonnant, puisqu'elle est en parfaite santé. Pourtant, elle a été traitée par la contrainte. Bien qu'elle l'ait distinctement refusé. Bien qu'après son admission plus aucune anomalie n'ait été constatée et qu'elle ait plusieurs fois assuré aux médecins traitants que son état s'était normalisé. Mais ils ne l'ont pas écoutée, pas plus qu'ils n'ont écouté les infirmiers ni les autres patients. À l'inverse des médecins qui ne faisaient que des visites sporadiques, les personnes avec lesquelles cette femme a passé une longue période étaient convaincues qu'elle n'avait absolument rien à faire dans une section fermée.

Emma vit quelqu'un se lever dans le premier tiers des rangées de sièges. Elle fit au technicien le signe convenu pour qu'il augmente un peu la lumière. Elle distingua un grand homme dégingandé aux cheveux clairsemés et attendit qu'une hôtesse aux longues jambes se soit frayé un chemin à travers les chaises pour lui remettre un micro sans fil.

L'intervenant souffla une fois dans le micro puis dit :

— Stauder-Mertens, clinique universitaire de Cologne. Chère collègue, permettez. Vous nous montrez ici des vidéos d'horreur à l'image floue dont nous préférons ne connaître ni l'origine ni la source, et vous lancez des affirmations lapidaires qui, si elles devaient devenir publiques, seraient à même de porter de graves torts à notre métier.

— Avez-vous une question? demanda Emma.

Le médecin hocha la tête.

— Disposez-vous d'autres preuves que les déclarations de cette soi-disant patiente?

— Je l'ai sélectionnée moi-même pour cette expérience.

— Très bien, mais en mettriez-vous votre main au feu? Enfin, comment pouvez-vous savoir que cette personne est réellement en bonne santé?

Même de loin, Emma distingua sur le visage du médecin le sourire satisfait qui l'avait déjà tant énervée chez le technicien.

— Où voulez-vous en venir, monsieur Stauder-Mertens?

— À ceci: quelqu'un qui se fait admettre de son plein gré et sous un faux prétexte dans un institut fermé ne peut être que doté, pour l'exprimer prudemment, d'une structure psychique hors du commun. Qui vous dit que cette remarquable femme ne souffre pas des symptômes pour lesquels elle a finalement été traitée et qui ne sont peut-être apparus que pendant son séjour en psychiatrie?

— Moi, répondit Emma.

— Ah, vous étiez donc tout le temps avec elle? demanda l'homme d'un ton un peu suffisant.

— Oui.

Son sourire infatué disparut.

— Vous?

Emma hocha la tête; dans la salle, la nervosité devint palpable.

— Exactement, confirma-t-elle.

Sa voix tremblait d'excitation mais aussi de colère face à la monstruosité de ses révélations.

— Chers confrères, sur la vidéo, vous n'avez vu la personne-test que de dos, avec les cheveux teints, mais

la femme qui, contre sa volonté expresse, a d'abord été anesthésiée puis traitée par contrainte à coups de décharges électriques, cette femme, c'était moi.